



échos des adhérents

A propos de l'avenir de la sculpture : sur les traces de Paul Belmondo ?

Commentaires libres de l'étude du DEPS
"Diffusion et valorisation de l'art actuel en région"



En prologue à ce dossier consacré au musée Paul Belmondo de Boulogne-Billancourt. Cinq chercheurs ont mené une étude sur l'art contemporain en région à partir d'enquêtes dans cinq grandes agglomérations françaises – Le Havre, Lyon, Montpellier, Nantes et Rouen. Ils y abordent à la fois les différentes structurations économiques, marchandes ou institutionnelles de l'art contemporain, font une typologie des galeries et brossent les "portraits robots" des diverses figures de l'artiste d'art contemporain hors Paris. Cette étude n'aborde qu'à la marge la spécificité de la sculpture, mais de nombreux éléments permettent, sous forme de commentaires libres n'engageant en rien ses auteurs, d'esquisser les raisons du faible dynamisme d'un art pourtant aussi vieux que l'humanité (puisque'il signe la naissance de la capacité symbolique de l'*homo sapiens*). Et d'entrevoir, peut-être, les conditions de son renouveau.

PARMI bien d'autres enseignements, l'enquête du Département des études, de la prospective et des statistiques du ministère de la Culture (DEPS) sur la création contemporaine dans le domaine des arts plastiques fait apparaître que les collectivités territoriales, malgré leur engagement en faveur de l'art contemporain, ne jouent plus ici un rôle moteur. Et que le secteur marchand, parfois très dynamique pour la peinture, ne compense pas ce frein.

Des deux continents du beau. L'étude fait le constat général que, Lyon excepté (c'est « la seule ville qui semble avoir réussi à faire émerger un véritable marché de l'art contemporain au-delà de Paris »), le monde de la création contemporaine se divise en deux grands continents n'entretenant entre eux quasi aucune communication. Ces deux mondes sont, d'une part, celui des institutions – Fonds régionaux d'art contemporain/FRAC, DRAC, musées, écoles d'art (que complète plus ou moins densément ce que l'étude appelle des "galeries promotion" ou des "galeries tremplins" initiées la plupart du temps par d'anciens élèves des écoles d'art) – et, d'autre part, celui

Paul Belmondo : *Jeune femme en marche*, 1958 - bronze, 210cm (in la revue *Connaissance des arts* consacrée au musée Paul Belmondo - © Musées de la ville de Boulogne-Billancourt – Photo : Bahi



des marchands d'art dont l'économie se fonde essentiellement sur des galeries, foires ou expositions temporaires, type biennales, ou encore sur des ventes sans intermédiaire entre artistes et collectionneurs.

Le monde des galeries, ignoré par les pouvoirs publics, envisage l'art de manière traditionnelle : comme des œuvres – des objets – susceptibles d'être acquis. Ce qui est, au moins depuis la civilisation mésopotamienne et jusqu'à très récemment, la seule forme qui convienne à la sculpture laquelle est inapte à la reproduction. La sculpture s'achète, se vend et se possède ; en version monumentale, l'acquéreur sera public, en version plus réduite, voire sous forme de bibelot, ce seront des particuliers (ce dernier marché n'ayant par exemple pas échappé à Paul Belmondo qui, bien que sculpteur "officiel", l'a exploité pour vivre). Ici, « c'est l'œuvre qui est évaluée, soumise au jugement et dont la transaction marchande reste la sanction finale ».

A l'inverse, l'autre monde de la création contemporaine, celui des institutions, privilégie le *projet* (et non l'objet, c'est-à-dire l'œuvre) : alors, « l'évaluation a trait au processus créatif et c'est la démarche qui est jugée et qui donne droit à des aides à la production, le plus souvent sous la forme de subventions ». Sachant par ailleurs que les principaux bailleurs de subvention – DRAC et Régions – « valorisent un art de recherche, que ce soit à travers l'aide directe aux artistes (aides individuelles à la création, à l'installation, aide à la commande publique) ou l'aide aux structures (école des beaux-arts, musées, FRAC et quelques associations et centres d'art) », la coupure entre l'univers marchand et les sphères de l'institution (et de la subvention) est plus qu'un simple manque de synergie qu'une politique volontariste pourrait plus ou moins compenser. C'est une rupture d'essence : les œuvres que promeuvent les institutions et celles que vendent les galeries diffèrent dans leur nature même (avec toutefois une notable, mais un peu courte, exception pour le célèbre 1%, semble-t-il rare persistance, avec la politique d'acquisition des FRAC, d'une pratique de la commande publique en sculpture). Deux natures d'œuvres que résume ainsi brillamment l'étude du DEPS :

- L'œuvre "classique", « de facture traditionnelle tant par les matériaux employés que par les sujets traités, nécessitant un savoir-faire artisanal de haut niveau, et pour lesquelles la perception de la qualité ne requiert pas un travail d'intermédiation poussé, le prix étant principalement fonction des caractéristiques intrinsèques de l'œuvre (taille, technique, réputation de l'artiste dans un genre donné) ».
- L'œuvre "contemporaine", « dont la valeur est fondée sur l'originalité de la démarche artistique, les caractéristiques physiques entrant secondairement dans la formation du prix qui est davantage fondé sur la hiérarchie des talents établis par des intermédiaires appelés "instances de légitimation" ».

Or une sculpture-objet n'est-elle pas par définition une œuvre « nécessitant un savoir-faire artisanal de haut niveau » dont la valeur dépend de la réputation de l'artiste mais aussi « de l'originalité de la démarche artistique » pour laquelle, cependant, les caractéristiques physiques constituent un élément essentiel sans toutefois échapper aux "instances de légitimation" ? Une œuvre sculpturale apparaît ainsi à la fois *classique* et *contemporaine* et, en tant que telle, veuve d'un marché, institutionnel ou marchand, apte à faire vivre les sculpteurs si ce n'est pour quelques artistes internationaux dont le territoire d'implantation importe peu.

Les politiques de soutien des collectivités à l'art contemporain. En règle générale, « l'économie de projets d'action artistique n'a pas prioritairement vocation à financer la production d'œuvres mais davantage des interventions artistiques dans l'espace urbain ou dans des centres d'art (actions, performances, événements, résidences). Les associations et les collectifs sont les acteurs principaux de ce modèle dont les financeurs sont les collectivités publiques et les institutions culturelles. » Ainsi, à la différence de l'économie marchande des galeries et de l'économie de commande occasionnelle des pouvoirs publics, « les projets associent le plus souvent artistes, opérateurs et médiateurs dans des actions qui ont une finalité artistique, sociale et politique ». Là encore,

LES NOUVEAUX COMMANDITAIRES

A travers les Nouveaux commanditaires, la Fondation de France permet à tous les citoyens, isolés ou regroupés, de prendre l'initiative d'une commande d'œuvre à un artiste contemporain dans toutes les disciplines – arts plastiques, musique, architecture, etc. L'originalité du dispositif repose sur la collaboration entre l'artiste, le citoyen commanditaire et le médiateur culturel agréé par la Fondation de France, accompagnés des partenaires publics et privés. A ce jour, 275 œuvres ont été produites ou sont en cours de réalisation.

on ne peut que conclure que les finalités extra-artistiques qui sont sous-jacentes à la “recherche” (c'est-à-dire à l'art de projet) s'avèrent, sauf exception, peu conciliables avec la sculpture et défavorables à la naissance de tout marché intermédiaire (ni parisien ni international) où cet art pourrait s'épanouir.

Si l'on décrit les soutiens à la création contemporaine selon les diverses natures de collectivités, cet épuisement de l'espace dans lequel pourrait se déployer la sculpture apparaît dans toute sa rigueur. Les DRAC favorisent l'aide au réseau institutionnel, lui-même centré sur la recherche. Les conseils régionaux aussi, car ils « privilégient les institutions à rayonnement régional, notamment les FRAC », sont soucieux de la mobilité des artistes régionaux et soutiennent parfois des lieux d'information et de ressources pour les artistes (par exemple la Maison des arts plastiques Rhône-Alpes). Les conseils généraux, selon les cas, « privilégient l'aspect éducatif » ou se préoccupent du soutien à la profession. Heureusement, « les municipalités ont une politique moins ciblée et offrent un soutien à l'ensemble des acteurs, qu'ils soient engagés ou non dans un art de recherche ».

“Cluster créatif” et urbanisme. Il semble qu'aujourd'hui, le monumental soit devenu de l'événementiel et que la valeur soit corrélée à des fonctions d'animation du territoire – toutes dimensions peu appropriées à la vitalité de l'art de la sculpture. Quand les chercheurs de DEPS notent que « longtemps, les artistes n'ont produit qu'en réponse à des commandes, et l'œuvre ne préexistait pas à la demande » et que « ce modèle reste présent en région, notamment dans le domaine de la sculpture », ne faut-il pas entendre qu'il s'agit là d'une survivance ? Surtout quand ils continuent ainsi leur description de l'artiste de commande : « Rarement représentés par des galeries, ces artistes entretiennent un réseau de relations avec les commanditaires. La présence de leurs œuvres dans l'espace public contribue à faire connaître leur travail et à générer de nouvelles commandes. » Mais, ajoutent-ils au passé, « ce modèle a été fortement développé dans l'agglomération lyonnaise dès la fin des années 1970 jusqu'au milieu des années 1980. » Et aujourd'hui ?

L'étude DEPS (ici trop brièvement exposée) explique les difficultés que connaît la sculpture tant dans le secteur marchand que dans les circuits institutionnels. Ces éléments montrent également que là où elle vit, c'est grâce à l'engagement des pouvoirs publics, essentiellement sous la forme de commandes, mais que ce soutien semble aujourd'hui trouver ses limites. Cependant, ce faisceau de constats définit implicitement un lieu d'avenir pour l'art sculptural, celui de l'urbanisme.

« Lyon et Nantes se distinguent par leur volonté d'inscrire l'art contemporain dans les projets d'aménagement du territoire conduits par les élus. » Citant les associations de galeries à Lyon, l'étude donne aussi l'exemple de Nantes où « le regroupement des écoles des beaux-arts, d'architecture et de design sur l'île de Nantes constitue l'armature d'un projet de *cluster créatif* qui devrait attirer des acteurs privés, notamment des galeries ». Ne peut-on imaginer – sans préjuger de l'intérêt d'autres perspectives comme par exemple le dispositif de la Fondation de France “Les nouveaux commanditaires” (cf. ci-dessus) – que cette jonction de l'art contemporain et de l'urbanisme soit bénéfique pour la sculpture ? Après tout, n'en était-il pas de même dans la Grèce ou la Rome antiques ? Ce serait là une perspective d'avenir s'inscrivant parfaitement dans l'esprit de Paul Belmondo que le directeur des musées municipaux de Boulogne-Billancourt, Frédéric Chappé, définit comme une « inébranlable fidélité envers l'esthétique néoclassique ». Citons enfin le sculpteur : « Il faudrait instaurer une politique de la construction qui permettrait à la sculpture contemporaine de s'allier de nouveau étroitement à notre art architectural. »

Vincent Rouillon



© Musées de la ville de Boulogne-Billancourt – Photo : Bahi



Cour d'honneur du château Buchillot (début du 19^e siècle) acquis par James de Rothschild. Classé en 1951 à l'Inventaire des monuments historiques, il devient en 1982 propriété de la ville de Boulogne-Billancourt, qui inaugure en 2010, le musée Paul-Belmondo dans ce bâtiment néoclassique.



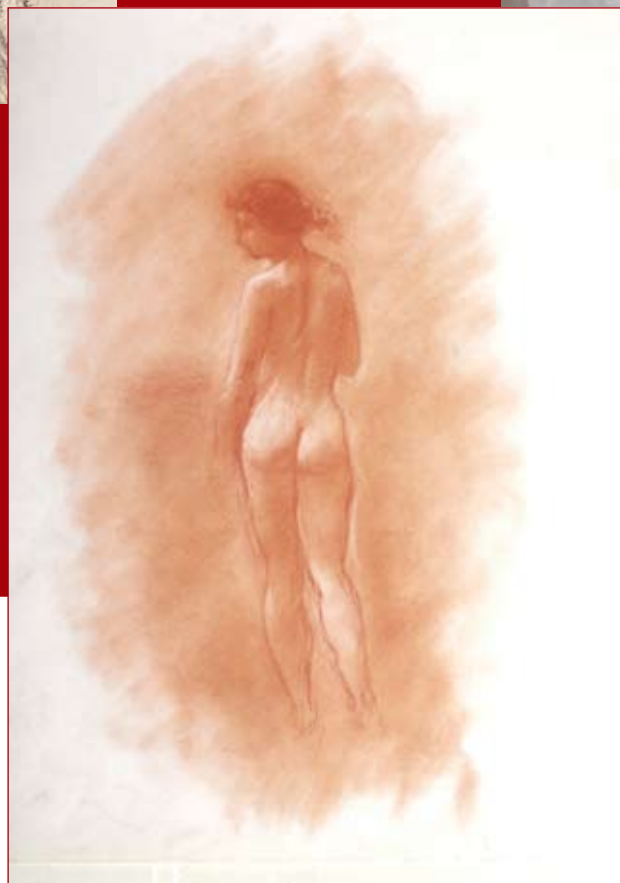
**BOULOGNE
BILLANÇOURT**

Le musée du sculpteur Paul Belmondo

« La sculpture fait partie de la vie en s'y mêlant intimement au hasard d'une rue, d'un grand boulevard ou d'une place. Boulogne-Billancourt fut et reste une ville de sculpteurs », se félicite le député-maire Pierre-Christophe Baguet. D'où le choix d'accueillir l'oeuvre de Paul Belmondo, léguée par ses trois enfants, Muriel, Alain et Jean-Paul, le comédien. Créé en 1982, le musée Paul Belmondo est le dernier né des musées de France. Et qu'il soit entièrement dédié à un sculpteur, né en 1898 et mort en 1982, signe un choix muséographique audacieux et quelque peu austère mais auquel les architectes Karine Chartier et Thomas Corbasson ont su donner un charme dont la rigueur intime « inspirée des passages secrets et des cabinets de curiosités du 18^e siècle » constitue la poésie même. Impressions après une trop brève visite.



Nu féminin de face
bras plié, 1943.
Fusain



Nu féminin de dos.
Sanguine et craie blanche



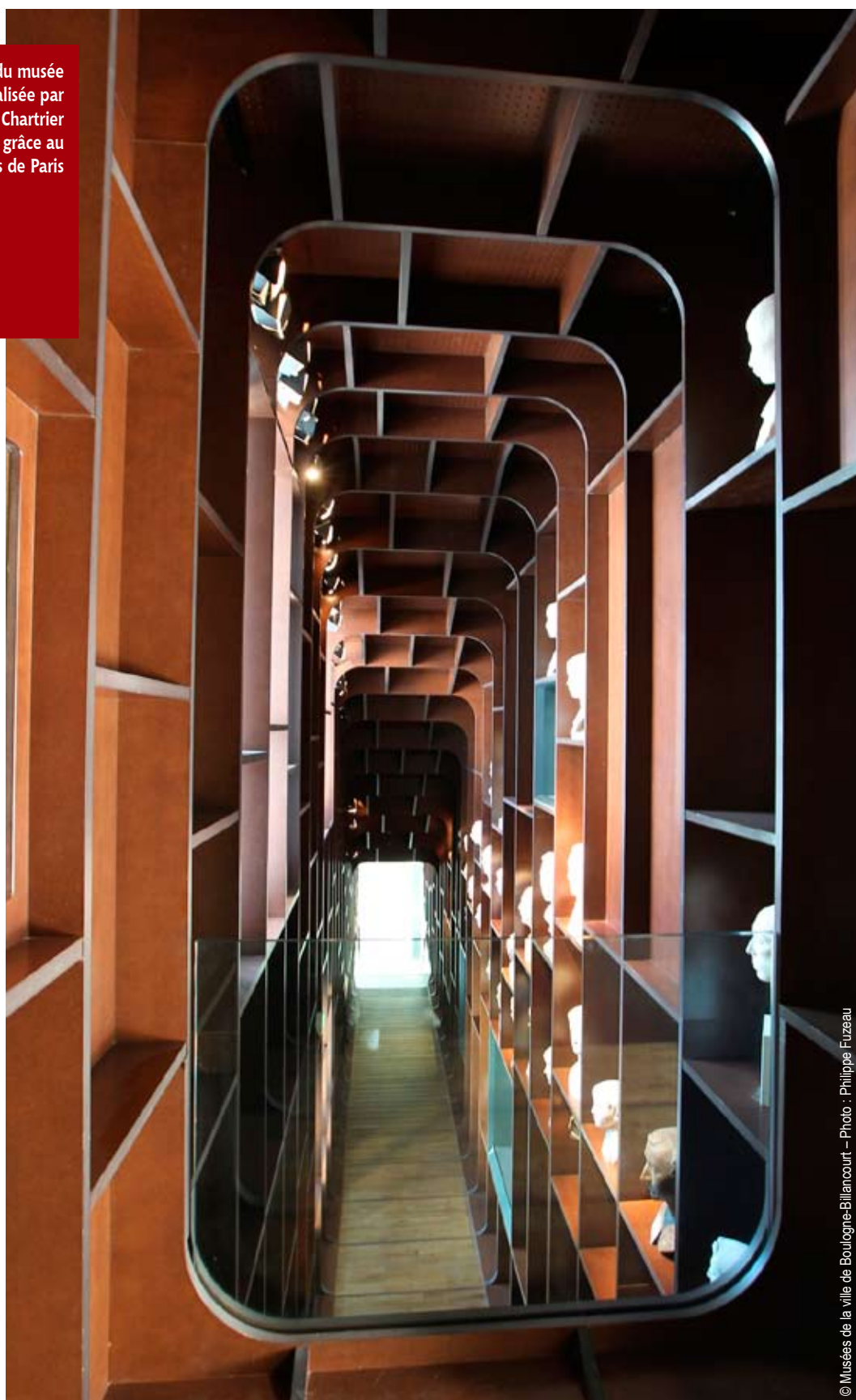
© Musées de la ville de Boulogne-Billancourt – Photos : Philippe Fuzeau

MODESTEMENT, le dossier de presse présentant le musée Paul Belmondo répertorie trois objectifs poursuivis par la ville de Boulogne-Billancourt : présenter la collection du sculpteur, mettre tout particulièrement en valeur son travail de médailleur et reconstituer son atelier afin de plonger le visiteur dans l'atmosphère de travail de l'artiste et la complexité des processus de fabrication des œuvres sculpturales selon les matériaux (bronze, bois, pierre, résine...) et aux travers de ses multiples étapes : plâtres d'esquisse, structures métalliques, dessins au crayon, au fusain ou à la sanguine (le sculpteur excellera dans cette dernière technique)...

Evocation de l'atelier de Paul Belmondo à partir d'objets provenant d'un de ses ateliers parisiens.



La Galerie tactile du musée Paul Belmondo, réalisée par les architectes Karine Charrier et Thomas Corbasson grâce au mécénat des Aéroports de Paris



© Musées de la ville de Boulogne-Billancourt – Photo : Philippe Fuzeau

Plus objectivement, et en complément de cette mission fondamentale de tout établissement muséal qu'est la présentation des œuvres, le musée Paul Belmondo réussit cinq objectifs non directement formulés mais clairement lisibles et sans aucun doute collectivement portés par l'ensemble des acteurs qui ont permis à ce musée de voir le jour, les architectes, la direction des musées de Boulogne-Billancourt, le conservateur du musée, les élus de la ville et les légataires de la collection :

1. Ce musée propose un "train poétique", au sens où l'on parle d'un "train fantôme" dans les foires, c'est-à-dire un parcours quasi thérapeutique où le visiteur se dépouille de l'agitation quotidienne pour accéder à la pleine maîtrise de la contemplation esthétique. Subtilement organisé sur trois niveaux, plein de cachettes et de surprises (comme ces tiroirs qu'on peut ouvrir à volonté pour voir à son choix l'ensemble des dessins et esquisses du maître, ces documents d'habitude réservés aux spécialistes seuls à avoir accès aux réserves où ils sont traditionnellement entreposés), de recoins boisés et sombres à de grandes salles immaculées, la visite réapprend à sentir la pleine jouissance que génère la reprise de possession de sa sensibilité la plus exigeante.

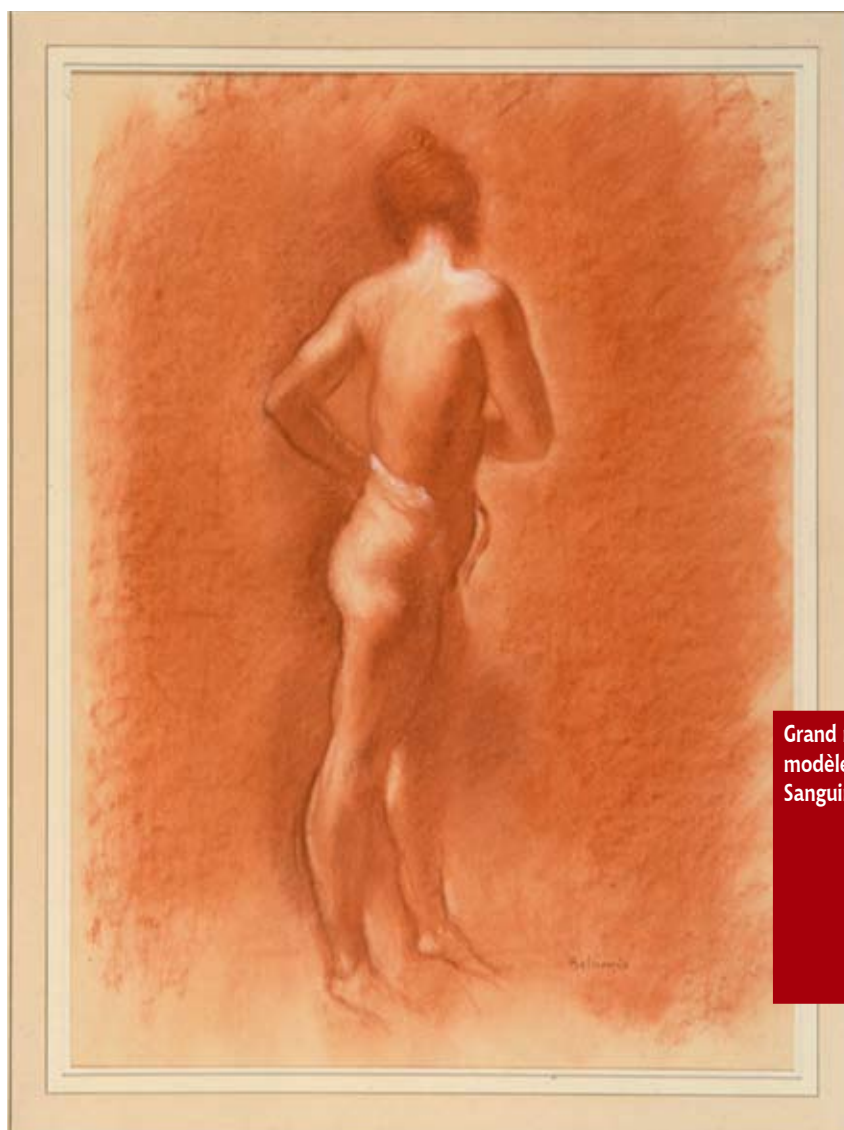
2. L'ensemble du site restitue à la sculpture la plénitude de sa dimension artistique. Elle est ici parfois monumentale, parfois intimiste, quelquefois érotique mais plus volontiers hiératique. Certaines œuvres sont austères, presque intimidantes, d'autres pleines de charme et comme futiles. Il y a des médailles aux allures officielles (qui évoquent de tout aussi officielles commandes publiques) ou des bibelots (dont la vente permettait sans doute au sculpteur d'améliorer l'ordinaire). Mais quel que soit le caractère de ces pièces si variées, il est toujours étroitement tributaire du choix des matériaux – caractère lisse et inquiétant comme l'éternité pour le bronze, chthonien et parfois rugueux pour la pierre froide, fragilement moyenâgeux pour le bois ou faussement éphémère pour le plâtre – et toujours déployé comme la vérité théâtrale ou architecturale de l'art du dessin, ces "gammes" du sculpteur.



Jean-Paul Belmondo
enfant, 1937.
Bronze, fonte
Claude Valsuani

3. Le musée Paul Belmondo inscrit l'art de la sculpture hors de la révérence mystique pour la valeur absolue du génie singulier. Paul Belmondo est avant tout un artisan infiniment appliqué, soigneux et sérieux. Il revendiquait explicitement la continuité de l'histoire de l'art et la filiation des styles au point d'en avoir fait son idéal esthétique. Rien ici n'est de rupture. Tout est écoute attentive d'un destin collectif partagé, fait d'héritage et d'inflexions plus que de fulgurances et d'inconnu. A parcourir les différentes salles, on comprend l'idéal classique grec peut-être mieux qu'au musée d'Athènes : ses *Apollon* (l'un sculpté en 1933, l'autre en 1942, en pleine Seconde Guerre mondiale) portent un peu de notre lassitude de civilisation éreintée par son épuisante faculté à conjuguer barbarie et humanisme ; la luminosité légère de l'aurore antique y fait place à une raideur froide quoique frémissante des intimes

© Musées de la ville de Boulogne-Billancourt – Photo : Philippe Fuzeeu



© Musées de la ville de Boulogne-Billancourt – Photo : Philippe Fuzeau

Grand nu féminin de dos,
modèle se rhabillant.
Sanguine et pastel blanc

ondulations de leurs courbes lourdes. On y croise aussi des échos de la Renaissance italienne et de sa découverte du portrait presque psychologique, avec cette tension un peu dure qui, chez les adultes, souligne les rictus ou les rides et, chez les enfants, réussit à donner une forme fixe à la fluidité des âges éphémères. Il y a même, avec la splendide *Parisienne* de bronze (ou *Jeune femme en marche*), exposée dans la cour d'honneur, une allusion à un art contemporain qui oscille entre le réalisme soviétique et l'épure publicitaire. Paul Belmondo sculpte l'histoire. Il la dessine aussi, passant sans jamais se perdre lui-même de Watteau à Fragonard et de Poussin à Bonnard...

4. Autre réussite, retisser le lien de respect et de curiosité généreuse, trop souvent rompu malgré les bonnes intentions, entre nous autres, les bien-portants confortablement engoncés dans la certitude de nos sensations, et d'autres que nous que la nature ou la vie a lésé du sens de la vue. Il faut bien sûr dire la générosité attentive qui a présidé à l'édification de la "Galerie tactile" où, sans les voir, on peut comprendre les sculptures par le seul toucher. Mais cette générosité va à tous, car d'évidence, en percevant les formes comme en un noir et blanc tactile, on accède à des sensations qui nous en apprennent autant sur l'art de la sculpture en général que sur celui de Belmondo en particulier et, au-delà, sur

la densité plastique de l'univers dans lequel vivent les mal voyants. Enfin, sur nous-mêmes. Le sens du toucher n'est-il pas celui de l'amour, de la caresse ? Ne peut-on en dire de même de tout art ? L'amateur aime.

5. Enfin, le musée Paul Belmondo fait aussi une leçon de politique. Il dit, par exemple, que la vie ensemble suppose de partager des opinions et des savoirs aux moyens des mots, des biens au moyen de l'argent (un partage d'ailleurs très insuffisamment exploré), mais aussi de partager des sensations, de l'intime que les mots ne disent ni l'argent n'achète. Il dit aussi la responsabilité des pouvoirs publics vis-à-vis du patrimoine, au-delà des modes et des engouements passagers, car

l'art de Belmondo est profondément modeste et souvent bien peu considéré à cause de sa rigueur même et de son goût délibéré pour la continuité. Il dit encore, s'adressant alors directement aux élus, que l'art est un vecteur essentiel d'un projet politique non seulement parce qu'il contribue à l'attractivité des territoires ou à la réparation du lien social, mais parce qu'il est, avec les savoirs et les techniques, avec le bien-être et la liberté, l'un des buts majeurs des civilisations. Rien que pour et par lui-même. Que c'est par lui que les peuples d'autrefois sont encore nos amis et que ceux d'aujourd'hui, dont la géographie et parfois les mœurs nous éloignent, le deviennent.

Vincent Rouillon

Le sculpteur
Jean Claro, 1954. Bronze,
fonderie Thiot



© Musées de la ville de Boulogne-Billancourt - Photo : Philippe Fuzeau



Entretien avec Pascal Fournier



© Photo : Bahi

maire adjoint de Boulogne-Billancourt (92) chargé de la culture, du patrimoine et de l'animation culturelle

En charge de la culture à la municipalité de Boulogne-Billancourt où il succède notamment au vice président d'honneur de la FNCC, Gérard de Vassal, Pascal Fournier est vice-président de la Fédération (délégué à la communication). Il expose ici, à propos du musée Paul Belmondo, ses convictions sur l'indispensable soutien que le politique doit apporter à la culture et trace le portrait d'une ville de 113 000 habitants marquée par son passé industriel, artistique et cinématographique ainsi que son avenir délibérément culturel. N'est-ce pas dans l'atelier du Boulonnais Gaget que fut fondue la *Statue de la liberté*, symbole par excellence de l'alliance du politique et du culturel ?

L'accord du conseil municipal pour l'ouverture du musée Belmondo a-t-il été difficile à obtenir ?

Cela a été un consensus général. Ce qui est d'autant plus remarquable que la Ville finance la quasi intégralité du projet dont la mise en œuvre a coûté 7,58M€ – un engagement rare (les aides du Conseil Général s'élèvent à 315 000€ et celles de la Région à 680 000€). A vrai dire, je ne sais pas trop si un tel effort quasiment entièrement assumé par une municipalité pourrait avoir lieu ailleurs... Ce consensus s'explique par le fait que Boulogne-Billancourt a toujours été une ville de sculpteurs. C'est là que sont nés la *Statue de la liberté* (Bartholdi) et le *Christ du Corcovado* (Paul Landowski, 1875-1961). C'est aussi la ville où ont travaillé Paul Moreau-Vauthier (1871-1936), Joseph Bernard (1866-1931), Jacques Lipschitz (1891-1973), et bien d'autres. Ce choix – largement porté par le député-maire Pierre-Christophe Baguet – s'avérait donc parfaitement cohérent.

La "Vallée de la culture", portée par le conseil général, a-t-elle favorisé le projet ?

Certainement, car le musée Paul Belmondo est l'un des bijoux de la Vallée de la culture, laquelle relie Boulogne-Billancourt, grâce au cordon ombilical qu'est la Seine, à la majorité des musées parisiens, pour la plupart situés en bordure du fleuve. Ici, cette Vallée englobe à la fois le musée Paul Belmondo, le musée des

Années 30, les jardins Albert Kahn, le musée de la Céramique à Sèvres et le projet en cours de l'Ile Seguin qui sera le point d'orgue d'un parcours résolument culturel.

Le musée connaît-il le succès escompté ?

C'est manifestement une réponse appropriée à une attente puisque trois mois après l'ouverture (octobre 2010), il avait déjà accueilli 15 000 visiteurs. L'une des raisons principales de ce succès tient à la manière dont les choix muséographiques articulent les œuvres et l'écrin dans lequel elles sont présentées. Le public y est particulièrement sensible. Enfin, le musée développe une importante politique en direction des scolaires, ce qui lui confère un ancrage fort dans la ville.

Comment est né ce projet ?

Les enfants Belmondo cherchaient à assurer la pérennité de l'œuvre de leur père dans un lieu intemporel qui lui soit entièrement dédié. Fidèle à sa tradition d'accueil des sculpteurs, Boulogne-Billancourt a rendu ce projet possible.

Quelles sont les ambitions de la ville vis-à-vis de ses musées ?

Il y a une véritable cohérence entre le musée Belmondo et le musée des Années 30, qui rassemble une collection des plus prestigieuses au monde. Sous la conduite de Frédéric Chappay, qui a succédé il y a près de deux ans à Emmanuel Bréon, nos musées ne cessent de rayonner

dans le monde entier par la qualité de leur collections permanentes et la récurrence de leurs expositions qui obéissent à la fois à des critères esthétiques et scientifiques. Ainsi en mai, sera inaugurée “Sculptur’elles” exposition dédiée aux femmes sculpteurs, du 18^e siècle à nos jours. On y découvrira notamment des œuvres de Camille Claudel, Niki de Saint Phalle, Louise Bourgeois, Orlan et de nombreuses “sculpteures” contemporaines. Boulogne-Billancourt a largement contribué à faire émerger les racines de la modernité. Fidèles à notre vocation de pionniers, à nous de promouvoir également les “jeunes pousses” de demain. C’est en ce sens que nous avons ouvert, il y a deux ans, l’Espace 2030 qui permet au musée des Années 30 de se conjuguer à tous les temps de la création.

Il est de notre rôle aussi que cette création sorte des musées, qu’elle soit vécue et, pourquoi pas, exercée par les Boulonnais. Ainsi, si le premier axe de notre politique culturelle est de faire rayonner Boulogne-Billancourt sur le plan local, national et international, le second axe repose sur l’éclosion, la promotion et la valorisation de tous les talents, quels que soient leurs modes d’expression. Nos ateliers d’arts plastiques municipaux accueillent plus de 600 élèves dans toutes les disciplines. Ils viennent apprendre, se parfaire et surtout partager. Nous en exposons certains et certains s’imposeront ! Nous avons également mis en place un cycle “Talents Boulonnais” avec six expositions par an d’artistes boulonnais. Sans oublier les prix décernés par la Ville qui permettent de reconnaître nos talents sur tous les registres : peinture, sculpture, photographie, musiques actuelles, musique dite classique, littérature, etc.

[L’avenir de la sculpture ne devrait-il pas être davantage lié aux politiques d’urbanisme ?](#)

Oui, la sculpture doit “descendre” dans la rue et ne pas restée confinée dans des espace clos. L’art contemporain met souvent l’accent sur la performance et l’événementiel, ce qui est très bien. Mais je crois qu’aujourd’hui nos concitoyens ont aussi besoin de repères, de symboles, de voir leur quotidien quelque part sublimé par la force de l’expression artistique en 3D, démonstration permanente que nous vivons dans un monde

civilisé et non aseptisé ou encore replié sur lui-même et ses peurs. Rien de plus vivant qu’une statue ! Quoi qu’il en soit, on constate une vraie demande de présence de l’art dans l’espace urbain. A titre anecdotique, les poèmes gagnants de notre concours de littérature sont publiés sur les abribus de la ville ! Pour en revenir à l’art dans l’espace public, bien sûr, cela provoque des polémiques, cf. les Colonnes de Buren ou la Pyramide du Louvre... même la Tour Eiffel fut menacée de destruction pour finalement s’imposer dans le monde entier comme le symbole identitaire de la France. Mais n’est-ce pas l’une des responsabilités des pouvoirs publics de susciter des versions actuelles de la querelle des Anciens et des Modernes ? Car elles témoignent de l’importance de la dimension esthétique et artistique dans notre société. La polémique est l’une des formes du partage citoyen, du moment qu’elle est constructive et qu’elle permet de se transcender.

[La célébrité du fils comédien du sculpteur a-t-elle joué un rôle ?](#)

Oui. Il ne faut pas s’en cacher... Mais, l’essentiel est ailleurs : c’est la volonté des enfants de Paul Belmondo de valoriser l’œuvre de leur père. Et si, bien entendu, le nom de Jean-Paul Belmondo a un impact médiatique très fort – de très nombreuses célébrités du cinéma étaient présentes à l’inauguration –, cette famille est profondément humble et facile d’approche. Tous, enfants et petits-enfants du sculpteur, sont intimement investis dans le projet du musée.

[La Ville met-elle en valeur le “couple” sculpture/cinéma que symbolise la famille Belmondo ?](#)

Très certainement. Boulogne-Billancourt a hérité de spécificités entrepreneuriales et culturelles fortes : l’industrie (automobile, aéronautique, blanchisserie), les arts des années 30 (sculpture, architecture, peinture) ; et bien sûr le cinéma. Les Studios de Boulogne-Billancourt ont certes fermé en 1995... Mais n’oublions pas que beaucoup de très grands films français y ont été tournés, notamment *Napoléon* d’Abel Gance, *Hôtel du Nord* de Marcel Carné (dont la fameuse façade sur le canal Saint-Martin à Paris, désormais classée, a été recrée dans les Studios de Boulogne par Alexandre Trauner) ou encore



Le Jour le plus long de Zanuck, avec Arletty, Jean-Louis Barrault. Jean-Paul Belmondo aussi y a tourné plusieurs films : *Un drôle de dimanche* de Marc Allégret (avec notamment Bourvil, Arletty et Roger Hanin) ainsi que le célèbre *Le Professionnel* de Georges Lautner. Un James Bond y a même été réalisé... Cette activité a constitué une source très importante de richesses tant symbolique qu'économique, ce dernier point n'étant pas négligeable.

Il est de notre ambition que Boulogne-Billancourt redevienne une ambassade du cinéma, oserai-je dire capitale ! De l'exposition Brigitte Bardot (près de 100 000 visiteurs et succès médiatique international) à l'exposition consacrée à Romy Schneider (novembre 2011) ; de la première édition du Festival international du film de Boulogne-Billancourt, qui vient d'avoir lieu autour d'une thématique originale consacrée à l'optimisme et à l'émotion, au festival de court-métrage "Premier Regard" ; du musée Paul Belmondo à l'exposition de la collection d'art animalier d'Alain Delon qui aura lieu au musée des Années 30 (mars 2012) et au projet d'ouverture d'une salle du même musée consacrée au cinéma. Sans oublier notre cinéma d'art et d'essai géré en délégation de service public qui vient de passer au numérique tout en alternant avec l'ancien système, et encore nos cinémas Gaumont-Pathé qui ne désemploient pas, également partenaires de notre Festival international du film...

Pour en revenir au musée Paul Belmondo, l'un de ses atouts majeurs est sa "Galerie tactile" – un espace pour le toucher et la caresse qui rappelle aussi que, dans les rapports amoureux, la lumière n'est pas toujours allumée...

L'expression est jolie... C'est en effet la particularité du musée, ce qu'a d'ailleurs remarqué le ministère de la Culture. C'est justement l'une des illustrations du troisième axe de notre politique culturelle initiée il y a trois ans : l'accessibilité à la culture pour tous. Le parcours tactile pour non-voyants s'avère ici emblématique. Mais il est vrai qu'au-delà de la nécessité sociale d'accessibilité aux personnes non-voyantes, il y a une dimension sensuelle dans cette galerie (par ailleurs en partie financée par

un mécénat d'Aéroports de Paris pour un montant de 36 180€). Quant on touche la matière..., il se passe quelque chose au plus profond de soi : l'émotion artistique ?

Auriez-vous un conseil – un appel ? – à adresser aux élus à propos de la sculpture ?

Mon "message" serait tout d'abord d'inquiétude. Pour les financements. Encore une fois, une opération telle que celle du musée Belmondo pourra-t-elle encore être envisageable dans l'avenir ? Il faut absolument que les collectivités territoriales maintiennent leurs moyens pour la culture. Qu'elles soient aussi créatives dans leurs recherches de financement. La culture et les arts sont un besoin aussi essentiel qu'existential. Ils constituent des vecteurs magnifiques d'épanouissement personnel, de transmission, de lien social et d'ouverture à l'autre. Sans culture, ce serait la barbarie ! Nous devons nous battre pour la culture : arme anti morosité par excellence et, comme dirait Jean Vilard (à propos du théâtre), un service public au même titre que le gaz et l'électricité mais aussi, la formidable expression de la dynamique d'un territoire, qui contribue à son image et à son économie. Quant à lancer un appel, je n'ai pas de légitimité à le faire. Je dirais simplement qu'il n'est pas inutile de mettre en avant des expressions artistiques parfois un peu en retrait comme la sculpture (ou encore la poésie). Après tout, l'alliance du toucher et du voir, c'est de la 3D qui laisse la place à l'imagination et embellit la cité en lui conférant une teinte particulière. Ses créateurs sont nombreux et il importe, me semble-t-il, de ne pas les négliger. Mais, bien entendu, cela dépend des identités spécifiques à chaque territoire.

N'y aurait-il pas un lien plus dense à établir entre urbanisme, architecture et sculpture ?

Certainement. D'autant que l'on constate un certain retour au figuratif. La sculpture, ce n'est plus forcément de l'abstraction ou de la provocation parfois à but uniquement mercantile. Sans rejeter l'avant-gardisme ou le minimalisme, nous pouvons prendre en compte le fait que la sculpture contemporaine n'est pas insensible à une forme d'esthétisme qui trouve très naturellement sa place dans l'espace urbain.

Propos recueillis par Vincent Rouillon